

ANNE-SOPHIE BORIES
*Université de Paris 3 et
 University of Leeds*

Cartographie de l'alexandrin chez Queneau

Résumé

Au moyen d'une base de données consacrée à la versification de Raymond Queneau, nous cartographions ici l'emplacement dans ses poèmes de quelques types métriques : l'alexandrin et certains de ses avatars. Nous mettons en évidence une structuration spatiale de la discordance dans les poèmes de Queneau, qu'ils soient en vers réguliers ou libres. Nous montrons aussi que l'alexandrin est chez Queneau le lieu d'une distance, d'un décalage, en lien avec la simultanéité de l'humour et du sérieux dans son œuvre.

Abstract

Using a database dedicated to Raymond Queneau's versification, we map the location in his poems of a few metrical types : the alexandrine and some of its avatars. We show a spatial structuration of discordance in Queneau's poems, whether in strict or free verse. We also show how for Queneau the alexandrine is the place of a distance, of a gap, consistent with the simultaneity of humour and seriousness in his work.

Mots clés : Oulipo, Queneau, métrique, versification, alexandrin, structuration, statistiques, base de données.

Un des traits les plus saillants de la poésie de Raymond Queneau est sa propension au décalage, lequel passe par une grande diversité de formes et de sujets. Le côté *rigolo* de sa langue, source de plaisir pour ses lecteurs, sert une poésie sérieuse et formellement exigeante. Avant même de devenir « un rat qui construit lui-même le labyrinthe dont il se propose de sortir », ¹ Queneau travailla toujours sur la question de la contrainte, et sur l'importance des structures. Pour isoler une continuité dans sa versification, nous nous sommes penchée sur sa pratique de l'écart et de la discordance. Il place souvent dans ses poèmes un ou plusieurs vers transgressant le modèle métrique choisi pour le reste du texte. Ce procédé paraît toucher davantage le début et la fin du poème, comme si Queneau suivait là un modèle structurel stable. Nous avons fait de cette impression une hypothèse, et l'avons testée en cartographiant ce type d'écarts dans l'espace des poèmes.

Nous prenons pour référence l'alexandrin 6-6, mètre surreprésenté dans la poésie de Raymond Queneau : près de 30% des 15 996 vers publiés par Queneau de son vivant sont des dodécasyllabes. Nous comparons sa place et sa distribution dans les poèmes de Queneau avec celles de trois types de modèles métriques parents, au moyen de notre base de données.² Par commodité, nous appelons ces groupes « alexandrin standard », « variant », « boiteux » et « asymétrique ».

Nous postulons un modèle de l'alexandrin standard³ : un vers qui compte douze syllabes numéraires, et un nombre indéfini de syllabes atones non numéraires, généralement des /e/ caducs, lesquels peuvent ou non être amuïs selon qu'ils se trouvent à l'intérieur du vers ou à sa fin. La sixième et la douzième voyelles numéraires, dernières voyelles masculines d'hémistiches, sont conclusives (Cornulier, *Art poétique* 34 et 134 *sqq.*), réalisant le mètre 6-6, et sa césure médiane.

Quelques variantes du modèle de l'alexandrin standard ont été relativement institutionnalisées : ce sont les césures épique et lyrique, et les trimètres.

La césure dite « épique », perçue comme concordante jusqu'au XVI^e siècle, autorisait la présence en fin de premier hémistich d'une syllabe post-tonique surnuméraire. Une cadence probablement assez marquée de la poésie épique permettait cette atteinte au nombre de syllabes prononcées sans mettre en danger le nombre de syllabes numéraires ou le mètre (Gasparov 129). Queneau en fait usage ; par exemple :

Je mettrai l'orthographe mélancoliquement (« L'Écolier », p. 513, v. 15.)⁴

La poésie lyrique, au contraire, accompagnée d'une mélodie plus complexe et d'une césure moins marquée (Gasparov 129), aurait privilégié le nombre de syllabes sur la concordance syntaxico-métrique, permettant que la sixième syllabe soit posttonique, donc atone, mais non amuïssible, numéraire, et faisant partie du premier hémistich. Voici un exemple, chez Queneau, de cette césure dite lyrique :

Couvert de secondes comme un prêtre de poux
 (« Le Tour de l'ivoire », p. 85, v. 37)

Certains poètes, en particulier des romantiques, ont composé des alexandrins trimètres 4-4-4 à deux césures, ainsi que leurs variantes 4-8 et 8-4 (Gouvard 137). Queneau pratique aussi ce mètre :

un pain moisi / mes pieds pourris / la main tendue
 (« Le Rural », p. 153, v. 26)

Ces trois avatars de l'alexandrin standard ó césures épique et lyrique, alexandrin romantique ó portent atteinte à la concordance syntactico-métrique du mètre 6-6, sans être à proprement parler déviants ; ils ont été acceptés comme réguliers à différents moments de l'Histoire. Ils constituent une certaine *variance* à la norme de l'alexandrin, et nous les engloberons tous trois sous le nom d'alexandrins « variants ».

Nous désignons par « alexandrins boiteux » des vers évoquant l'alexandrin par leurs propriétés rythmiques : vers dont le nombre de syllabes se situe entre 11 et 13 inclus, et ne peut être 12 que s'il est incertain,⁵ avec un groupe accentuel de 6 syllabes nettement sensible en début ou en fin de vers. Ce sont des vers 5-6, 7-6, 6-5 et 7-5, mais aussi de possibles 6-6 dont le décompte syllabique est incertain.⁶

Nous envisageons comme « alexandrins asymétriques » des dodécasyllabes étrangers au mètre 6-6 et au trimètre : des mètres 5-7, 7-5, 3-9 ou 9-3.

La réalité métrique du vers syllabique français est perçue grâce à l'identité des groupes syllabiques. La nécessité de cette « équivalence contextuelle » (Cornulier, *Art poétique* 21) est inversement proportionnelle à la familiarité du vers. Si la longueur exacte d'un heptasyllabe n'est pas perçue dans un contexte de vers libre, la structure familière d'un mètre 6-6 est aisément identifiée, même par un public non-spécialiste et/ou dans un contexte de prose. Pour exemple, cette phrase que l'on trouvait naguère sur les portes du métro parisien :

Le train ne peut partir que les portes fermées

Cet alexandrin 6-6 isolé, sans équivalence contextuelle en nombre de syllabes ni appartenance générique au champ de la poésie, est cependant perçu comme un vers, sinon comme un alexandrin. Celui qui l'a rédigé a suivi un modèle connu, accidentellement ou non, et le récepteur perçoit une équivalence extra-contextuelle. Apollinaire déjà avait exploité ce potentiel du mètre culturellement familier dans le poème monostiche « Chantre » :

et l'unique cordeau des trompettes marines⁷

Queneau reprend le même procédé dans « Les Loups » (p. 168) :

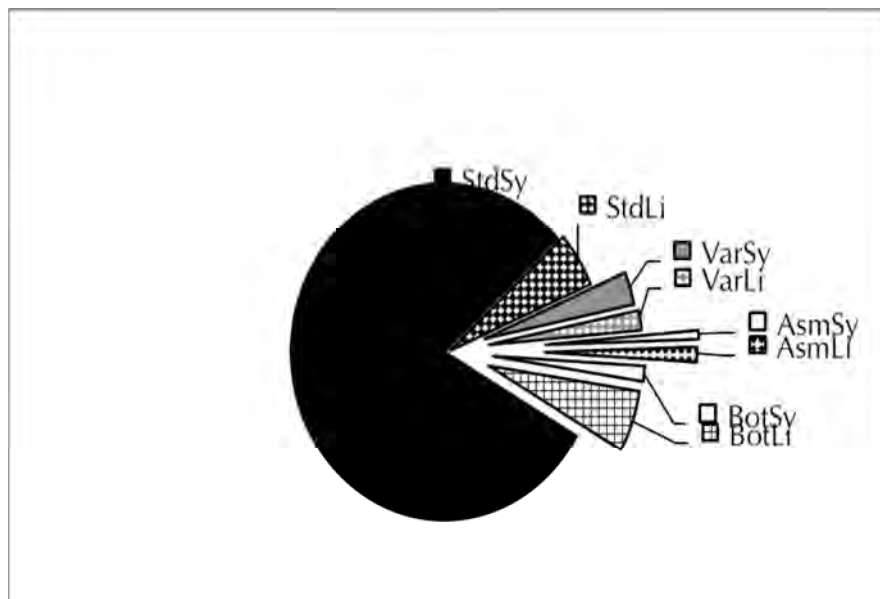
L'obscurité des loups qui meurent de misère

Il reste que l'alexandrin change radicalement de valeur selon son contexte. Dans un groupe d'autres alexandrins, son emploi est le respect d'une norme. Isolé dans un poème en vers libres, le dodécasyllabe 6-6 est un écart à la norme, à la fois vers libre irrégulier et alexandrin. Jacques Roubaud postule que le vers libre, construit en opposition à l'alexandrin, aurait pour règle d'être « non compté, non rimé, non césuré ». ⁸ Michel Murat va plus loin et met en évidence deux pôles de l'individuation du vers libre : un travail contre la métrique ancienne, d'affaiblissement ou de subversion, et une tension vers cette métrique ancienne (121 *sqq.*). Ce deuxième pôle, plus propre aux vers libres des modernistes qu'à celui des vers-libristes, permettrait la présence de vers métriques « par variation, par déformation, par incorporation » (Murat 136). Le « rapport mémoriel » y prend le pas sur le « rapport contextuel » (Roubaud 136). C'est du côté de ce deuxième pôle que penche le vers libre de Queneau. Souvent évoqué, le 6-6 reste un corps étranger parmi les vers libres queniens, assez minoritaire pour ne pas menacer la perception du vers en tant que libre.

Nous distinguons les occurrences d'alexandrins selon que les poèmes auxquels ils appartiennent relèvent ou non d'un système syllabique. Nous admettons comme « syllabiques » les poèmes pour lesquels le caractère versifié de l'énoncé est fondé sur l'équivalence des vers en nombre de syllabes. À l'inverse, lorsque la longueur des vers n'est pas périodique, et ne conditionne pas leur statut de vers, nous les considérons comme des vers libres.

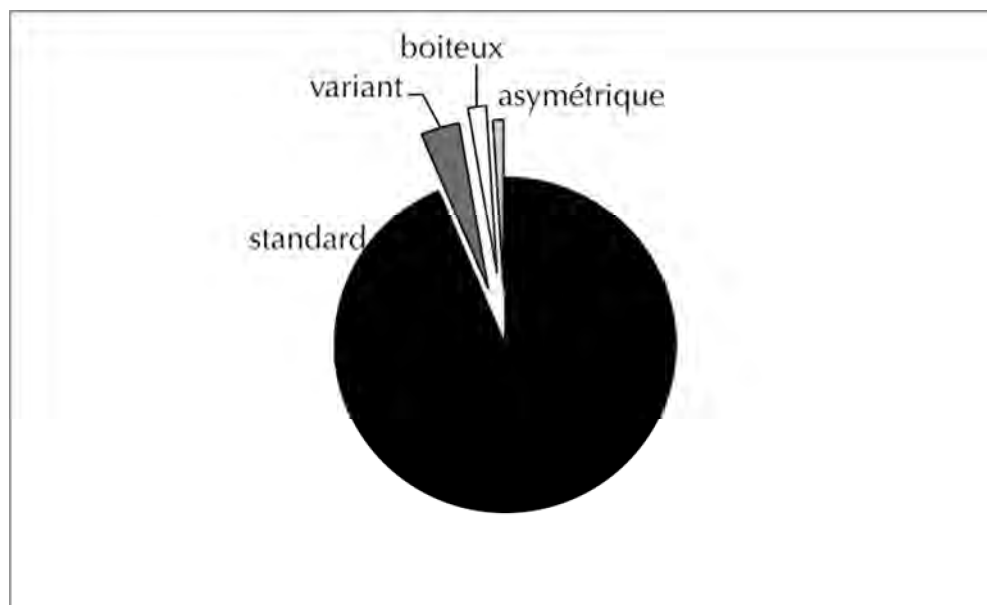
Nous avons ainsi relevé huit jeux de données : « alexandrins standards » tirés de poèmes en vers syllabiques (StdSy) ou libres (StdLi), « alexandrins variants » tirés de poèmes en vers syllabiques (VarSy) ou libres (VarLi), « alexandrins boiteux » tirés de poèmes en vers syllabiques (BotSy) ou libres (BotLi), et « alexandrins asymétriques » tirés de poèmes en vers syllabiques (AsmSy) ou libres (AsmLi). ⁹ Des catégories plus détaillées auraient été justifiées pour une étude sur l'alexandrin lui-même, mais pour apprécier l'espace physique du poème, des catégories raisonnablement simplifiées s'imposaient.

Les figures 1, 2 et 3 montrent l'inégalité de leurs proportions respectives :



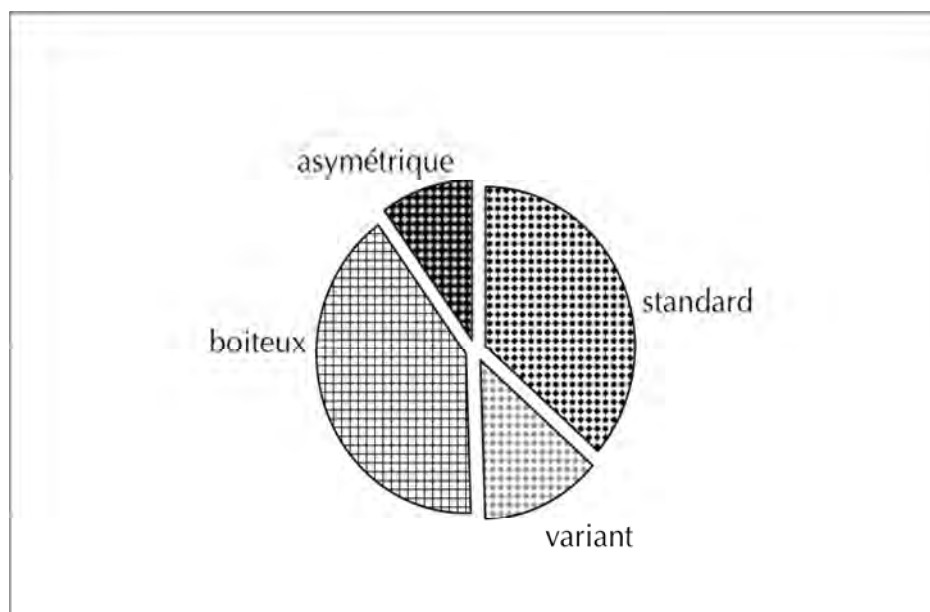
[FIGURE 1]

Proportions respectives d'alexandrins standards (Std), variants (Var), asymétriques (Asm) et boiteux (Bot) en contexte de système syllabique (Sy) ou de vers libre (Li). © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.



[FIGURE 2]

Proportions respectives d'alexandrins standards (StdSy), variants (VarSy), asymétriques (AsmSy) et boiteux (BotSy) dans les poèmes en vers syllabiques. © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.



[FIGURE 3]

Proportions respectives d'alexandrins standards (StdLi), variants (VarLi), asymétriques (AsmLi) et boiteux (BotLi) dans les poèmes en vers libres. © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.

Nous voyons que les alexandrins standards de poèmes en vers syllabiques (StdSy) sont les plus nombreux (3 624 vers sur 4 534), mais que parmi les sept autres catégories, les vers non libres sont un peu mieux représentés que les vers syllabiques. Si nous ne comparons que les nombres d'alexandrins non standards (VarSy, AsmSy, BotSy, VarLi, AsmLi et BotLi), nous trouvons 249 vers syllabiques contre 420 vers libres. Raymond Queneau déroge à la norme énoncée par Jacques Roubaud, et fait librement référence à l'alexandrin dans ses poèmes en vers libres.

Nous voyons aussi que les dodécasyllabes rythmiquement étrangers au mètre 6-6 et au trimètre (AsmLi et AsmSy) font l'objet d'un évitement presque complet, ce qui signale pour les vers réguliers une priorité de la concordance syntactico-métrique sur le simple syllabisme, et pour les vers libres une interdiction du dodécasyllabe s'il ne fait pas référence au mètre 6-6. Le seul syllabisme n'est pas pour Queneau un marqueur suffisant de l'alexandrin. Nous n'incluons pas plus avant dans nos statistiques ces vers asymétriques, mais en citons un :

Je naquis au Havre un vingt et un février (5-7)

(« Je naquisí », p. 5, v. 1)

Ce premier vers de poème et de recueil, très discordant, construit un cadre d'irrégularité autour du poème, et interroge la notion même de poème en vers régulier.

Les alexandrins « boiteux », ceux qui ne sont pas exactement des dodécasyllabes mais ont une parenté rythmique forte avec l'alexandrin, ne sont pratiquement représentés que parmi les vers libres. L'option « intermédiaire » proposée par Mallarmé, qui permettrait à l'alexandrin de « défaillir contre la onzième syllabe ou [de] se propager jusqu'à une treizième », ¹⁰ n'est pas mise en œuvre par Queneau, qui établit là une frontière nette entre vers libre et vers régulier. Encore une fois, nous voyons que le vers quenien, régulier ou libre, est fondé sur des identités rythmiques. Les références comme les entorses à l'alexandrin reposent sur des composantes rythmiques. Il s'accorde en cela avec les théories d'un vers français *métrique* autant que syllabique proposées par Benoît de Cornulier avec sa « loi des 8 syllabes » (*Art poétique* 47). De ce point de vue, le dodécasyllabe asymétrique libre (AsmLi) n'est qu'une référence lointaine à l'alexandrin dans la poésie de Raymond Queneau. Dans les poèmes en alexandrins, les rares vers asymétriques (AsmSy) sont généralement entourés d'autres entorses plus ou moins nettes au 6-6. Par exemple dans :

« Se battre en silence c'est encore le mieux »

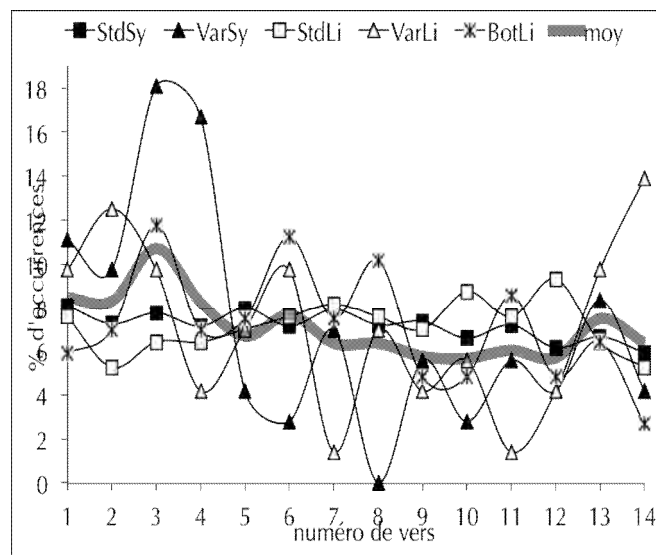
Ce n'était pas une altercation mais enfin (9/3 ?)
 Malgré tout ça aurait très bien pu en être une (9/3 ?)
 Un meussieu avait mis sur l'autre le grappin (6/6)
 Et tapait fort sans qu'il y eût raison aucune (4/4/4)
 (*Sonnets*, 315, v. 1-4)

Dans ce quatrain, seul le vers 3 est un 6-6 standard ; les vers 1 et 2 sont asymétriques, le vers 4 est un trimètre. Les autres occurrences de vers syllabiques asymétriques (AsmSy) se trouvant souvent elles aussi dans un contexte métrique très déviant, le choix de cette entorse forte est moins lié à une place absolue dans le poème qu'à un environnement. Queneau ne réalise ainsi qu'un écart modéré entre le vers déviant et la norme du poème, dans des poèmes où le modèle métrique est moins strict. Lorsque le poème fait un usage relativement classique de l'alexandrin, une entorse extrême et isolée n'est pas possible.

Les figures suivantes représentent cinq courbes de distribution : alexandrins « standards » (StdSy et StdLi), « variants » (VarSy et VarLi) et « boiteux » (BotLi uniquement).

Pour rendre lisibles nos résultats malgré les différences de longueurs entre les poèmes, nous représentons séparément le début et le corps des poèmes.

Ne représenter que les numéros de vers inférieurs à 15 permet d'observer la distribution de nos données sur le début des poèmes. Les nombres absolus d'occurrences sont remplacés par des pourcentages, afin de superposer les courbes sur l'axe des ordonnées.



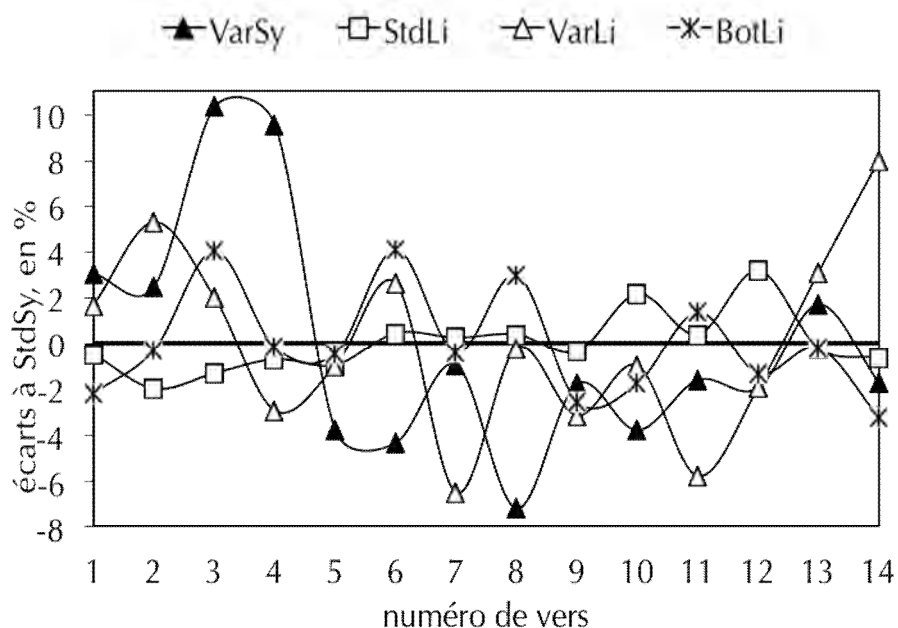
[FIGURE 4]

Distributions respectives de SyStd, SyVar, LiStd, LiVar, LiBot, sur les vers 1-14. © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.

La courbe de l'alexandrin régulier (StdSy) est la plus plane, la plus proche de la moyenne. Contenant plus de données, elle présente moins d'aspérités qu'un jeu de données plus petit ou aussi parce que ce vers est régulier dans un contexte attendu : sa présence varie donc peu d'un vers à l'autre.

La moyenne des courbes présente une hausse notable (VarSy, VarLi, BotLi) aux vers 3 des poèmes, hausse qui ne concerne pas l'alexandrin standard (StdSy, StdLi). Cet espace situé juste après le début du poème mais pas immédiatement au premier vers apparaît spécifiquement propice à l'emploi de vers variants, soit qu'ils dévient de la norme du 6-6 (VarSy), soit qu'ils fassent référence à l'alexandrin dans un poème en vers libres (VarLi, BotLi). Ce choix d'un espace situé immédiatement après le tout début du poème crée une sorte de cadre de régularité qui précède l'écart à la norme.

Nous traçons ensuite pour le même jeu de données les écarts de chaque courbe par rapport à celle de l'alexandrin standard syllabique (StdSy), lequel sert d'axe des abscisses. Il est courant de tracer l'écart à la moyenne lorsque l'on s'interroge sur l'écart à la norme pour un jeu de données. En l'occurrence, la norme à laquelle nous confrontons nos données est précisément celle de l'alexandrin standard en contexte de vers syllabiques (StdSy). En outre, sa courbe est la plus plane des six, plus plane même que la moyenne ; il est donc opportun de mesurer les écarts par rapport à cette norme.



[FIGURE 5]

Vers 1 à 14, écarts à StdSy pour les courbes de distribution de VarSy, StdLi, VarLi, BotLi. © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.

La courbe la plus accidentée est celle de l'alexandrin variant syllabique (VarSy). Queneau opte pour l'écart en début de poème, moins au tout premier vers qu'aux vers 3 et 4, créant à nouveau un cadre de régularité précédant l'écart. Symétriquement, il se trouve que des six alexandrins variants syllabiques (VarSy) en position 13, trois se trouvent dans des sonnets, et sont pénultièmes vers de poème. Queneau n'emploie pas l'alexandrin variant à l'intérieur du poème, que ce soit comme vers principal ou comme vers de substitution ; il lui attribue une place bien spécifique, qui ne privilégie pas l'alexandrin standard. Nous trouvons plusieurs occurrences d'alexandrins variants syllabiques (VarSy) où ce type de vers signale un isolement, une mise à l'écart, une distance vis-à-vis de la norme.

« Voilà que j'assistais à un grand dîner officiel »

« Après vous » « Après moi » L'échange volatile

De ces mots survolant les côtes de rastron

Me semble en vérité de plus en plus futile

4 Depuis que j'ai gâté de sauce mon plastron

[í]

13 Mais en baissant les yeux épouvanté je vois

La tache que j'avais plaquée avec mes doigts

Sur ma chemise blanche effort vestimentaire

(*Le Chien à la mandoline*, 312)

Dans ce sonnet en alexandrins 6-6, les vers 4 et 13 s'écarternt du modèle. Le syntagme verbal « gâté de sauce » enjambe sur la césure, l'accent de groupe porté par « sauce » affaiblissant considérablement l'accent de mot de « gâté ». Quant au groupe verbal « avais plaqué », il est indissociable dans la diction courante ; une scansion signalant une césure médiane modifierait le sens du vers. Pour les deux vers, il est pertinent de se demander si l'on a affaire à un mètre 6-6 discordant, ou à un mètre 8-4, mais ces alexandrins discordants entrent dans la catégorie des vers « variants ». Et ces deux vers sont les seuls à mentionner explicitement la « tache » qui ridiculise le poète et fait de lui un paria.

Ailleurs, Queneau évoque la conférence de Munich de 1938 :

« Munich »

Le tonnerre approchant la salle se dissipe
le vide s'établit sous le vaisseau de fer
ce n'est pas une guerre à quoi l'on participe
mais la simple anxiété avec un goût d'amer

5 Les lecteurs sont partis délaissant l'hémicycle
on attend la nouvelle avec fièvre et pâleur
mais moi je n'attends rien que se ferme le cycle
ou que s'ouvre un nouveau je demeure un lecteur

les journaux ont paru débitant des sottises
10 la foule se remue ou bien s'immobilise
et nul encore ne sait ce que sera son sort

mais moi, tête penchée, à moi-même identique
je me dégage de ce mal épidémique
et je reste tout seul et plus faible ou plus fort

(*Fendre les flots*, p. 600)

Dans ce sonnet, Queneau évoque le sentiment collectif de peur face à l'imminence de la guerre. Deux types de sujets grammaticaux représentant des entités humaines sont opposés : « la salle », « on », « les lecteurs », « les journaux », « la foule » et « nul » disent l'entité collective, la foule impersonnelle qui occupe seule les première et troisième strophes. En face, un « je » se place d'emblée à l'écart de cet « on » (« mais moi je »), envahit peu à peu le poème, pour devenir le seul sujet de la dernière strophe. Le groupe est alors réduit à un objet, « ce mal épidémique ». Les alexandrins de ce sonnet sont réguliers à l'exception du treizième et avant-dernier vers, un trimètre :

je me déga//ge de ce mal // épidémique

dans lequel le « je » poétique se place ouvertement en marge du groupe et de sa norme.

Queneau crée avec l'alexandrin variant un décalage sur le plan formel, en des points précis du poème. En début de poème, mais pas au premier vers : le lecteur aperçoit un horizon d'attente, devine une règle, qu'il voit ensuite bousculée. De même, en fin de sonnet, l'avant-dernier vers est propice à l'écart, complétant un double cadre de régularité puis de variance. Le contexte d'alexandrin n'est jamais vraiment brisé, il continue d'entourer l'écart.

Le premier quatrain de « Le Rural » présente un emploi un peu différent de l'alexandrin variant (VarSy) :

J'arrive des campagnes pauvre et sans ressources (6-6)

Un habit tout macqué des grolles distendues (6-6)

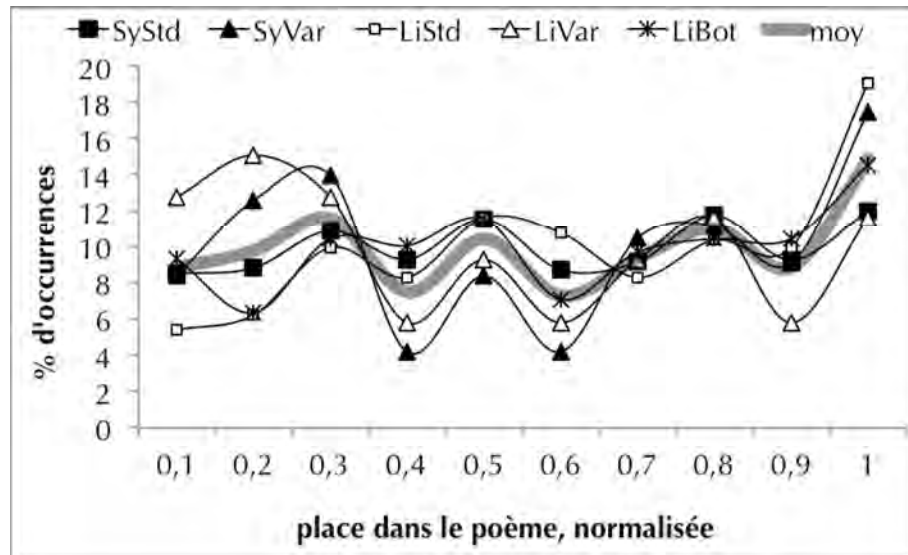
Mon pain moisit depuis trois mois dans ma besace (4-4-4)

Mon bâton s'est usé par le choc des cailloux (6-6)

(p. 152, v.1-4)

La césure enjambante du premier vers brouille l'évidence du mètre 6-6, met en scène une césure artificielle et convenue. Cette cadence traînante associée au vocabulaire patoisant (« macqué »), argotique (« grolles ») ou simplement trivial (« moisit ») évoque un parler populaire, maladroit, et la légère discordance de la césure une versification approximative. Mais le vers 3 est un trimètre, dans lequel la rime interne (« moisit »/« mois ») fait écho aux deux déterminants possessifs « mon » et « ma » pour disséminer le *moi* qui revendique une identité malgré son inadaptation à l'univers citadin. Quoique différemment, ce vers variant relève encore de l'individuation du « je » poétique, parallèle à l'écart à la norme : le lieu situé juste après l'immédiat début du poème, souvent en fin de premier quatrain, est un espace propice aux variations métriques. Les autres vers variants (VarSy) en position 13 sont en milieu de poème, il faut pour les décrire s'intéresser à toute la longueur des poèmes.

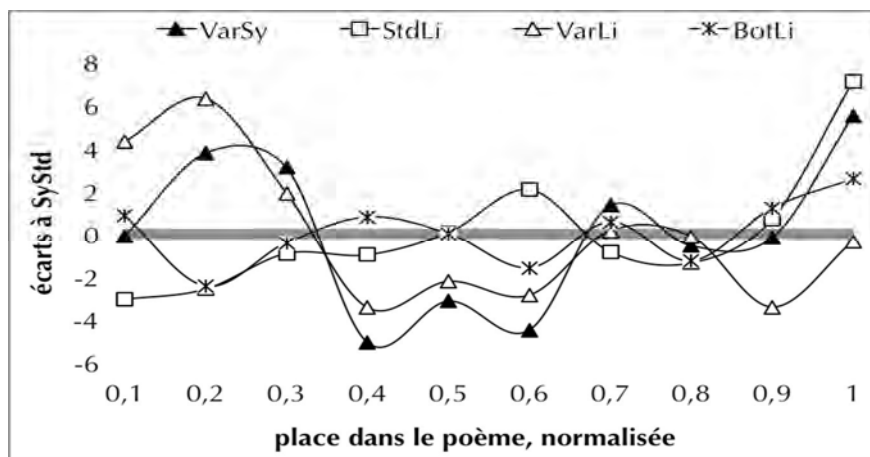
Afin d'appréhender tout l'espace des poèmes, y compris leur fin, malgré leurs longueurs variées, nous avons normalisé nos données. Il s'agissait d'étirer les poèmes les plus courts et de tasser les plus longs, pour leur donner à tous la même longueur sur l'axe des abscisses. Pour ce faire, nous avons divisé le numéro de vers par le nombre de vers du poème. Le vers 6 d'un poème de 12 vers obtient le score 0,5 ; un vers 6 sur 6 vers obtient le score 1. Cette échelle nous permet de bien envisager le corps et la fin, mais pas le début, des poèmes.



[FIGURE 6]

Place normalisée, distribution des vers StdSy, VarSy, StdLi, VarLi, BotLi, et leur moyenne. © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.

L'alexandrin standard en contexte syllabique (StdSy) est assez stable, presque superposé à la moyenne. Toutes les courbes sont sensiblement parallèles à partir du point 0,3. Seul le premier tiers des poèmes présente des oppositions claires, avec les alexandrins « variants » (VarSy et VarLi) nettement surreprésentés et les alexandrins standards (StdSy et StdLi) sous-représentés, confirmant la plus grande fréquence des variations métriques dans cet espace initial du poème. Ailleurs, tous les types de vers envisagés présentent les mêmes mouvements et, pour comparer leurs courbes, nous traçons comme précédemment les écarts à la courbe de notre mètre étalon (StdSy) :



[FIGURE 7]

Écarts à StdSy pour les courbes de distributions de VarSy, StdLi, VarLi et BotLi, place normalisée. © Anne-Sophie Bories, 2013. Tous droits réservés.

La courbe de l'alexandrin variant syllabique (VarSy) représente un écart par rapport à la norme de l'alexandrin régulier ; les trois autres courbes (StdLi, VarLi, BotLi), mentions de l'alexandrin parmi des vers libres, représentent des écarts à la norme du vers libre.

Si nous observons quelles courbes se situent au-dessus ou au-dessous de la norme (StdSy), nous trouvons des pics de régularité lorsque la plupart des courbes se trouve sous le standard (StdSy), aux positions 4, 5, 6 et 8 ; et des pics de variance lorsque la plupart des courbes se trouve au-dessus de la norme (StdSy), aux positions 1, 7 et 10. Raymond Queneau commence ses poèmes par des écarts à un horizon d'attente préalable, créant ainsi un nouvel horizon d'attente centré sur l'écart. Il adopte ensuite, juste après le premier tiers du poème, une versification plus régulière, laissant le lecteur revenir à son horizon d'attente initial ó lequel constitue pour un lecteur même peu formé à la poésie un horizon d'attente réflexe. La toute fin du poème bouscule à nouveau les règles traditionnelles, revenant au système de variance du début de poème. Il s'agirait donc d'un cadre de variance enchâssant un goût immodéré pour les règles traditionnelles de versification, lesquelles ont cessé d'être des conventions dans ce cadre de variance. Enfin, en position 0,7 ó au milieu de la seconde moitié du poème ó Queneau brise ponctuellement cette régularité, choisissant pour ce pic de variance un emplacement mettant peu en danger l'homogénéité globale du poème. Un horizon d'attente a eu le temps de se construire jusqu'à ce point du poème, repris ensuite pour le reste du poème. Queneau brise ainsi la monotonie formelle du poème, en ne portant que peu atteinte à sa régularité d'ensemble. Aux trois quarts du poème, le lecteur est installé dans une routine métrique. Queneau le déstabilise, le réveille s'il s'ennuie, puis revient à la régularité précédente. Il est important de garder à l'esprit que cette tendance est globale, concerne un grand nombre de poèmes ; c'est une constante dans l'emploi de vers plus ou moins alexandrins à l'échelle du *corpus* quenien.

La figure 6 montre aussi un parallélisme saisissant entre les courbes de l'alexandrin standard en contexte syllabique (StdSy) ou de vers libre (StdLi). Cette observation est à première vue étonnante, car si ces deux ensembles de vers ont les mêmes caractéristiques formelles, ils n'appartiennent pas au même *corpus*. Il en ressort que l'emploi d'alexandrins isolés dans les poèmes en vers libres obéit à la même nécessité que celui de l'alexandrin régulier, occupe la même place dans l'économie des poèmes. La présence de mètres classiques parmi des vers libres est une réalité historique (Murat 131), c'est une forme de mention (Roubaud 157 *sqq.*). Le parallélisme entre les courbes StdSy et StdLi nous apprend que, même dans le poème en vers réguliers, le choix de l'alexandrin relève de la mention, et qu'une distanciation est toujours à l'œuvre autour de ce vers classique. Ce procédé de la mention est en lien avec les questions de la timidité, de la retenue, qui parcourent l'œuvre de Queneau¹¹ : on mentionne quelque chose lorsque l'on ne s'autorise pas à le formuler, par pudeur ou pour contourner une censure. L'écrasante présence des alexandrins dans la poésie de Queneau atteste qu'il ne s'interdit pas ce vers, mais la distance qu'il y met le prémunit contre le sérieux de ce vers. Queneau n'oppose pas des poèmes en alexandrins réguliers à des poèmes en vers libres. Selon les réflexions de Jacques Roubaud dans *La Vieillesse*

d'Alexandre, il serait logique de trouver aux emplacements les plus propres à l'alexandrin traditionnel (StdSy) un évitement de ce mètre dans le vers libre (StdLi). Les mentions de l'alexandrin (StdLi) seraient plutôt attendues aux emplacements privilégiés de l'écart à la règle. Queneau fait tout le contraire, et privilégie les mêmes emplacements pour l'alexandrin régulier et pour l'alexandrin isolé parmi des vers libres.

Les alexandrins standards en contexte syllabique (StdSy) et de vers libre (StdLi) divergent à la toute fin du poème. La proportion d'alexandrins StdLi augmente considérablement, atteignant au dernier vers son point culminant (fig. 6), et son écart le plus important par rapport à la courbe des StdSy (fig. 7). Ce motif évoque l'emploi anglais de l'alexandrin, qui s'ajoute aux autres éléments de métrique anglaise présents dans la poésie de Raymond Queneau.¹² Dans la poésie anglaise, en effet, l'alexandrin (l'hexamètre iambique) se trouve souvent au tout dernier vers d'une strophe composée sur un autre modèle métrique, typiquement le pentamètre. À titre d'exemple, citons ces vers d'Alexander Pope où un hexamètre iambique vient clore une série de pentamètres iambiques :

[í]

A **needless alexandrine ends the song,**
That, like a **wounded snake, drags its slow length along.**

Et comparons-les avec ces vers libres de Queneau :

« Lutèce (Léthé) »

Le fleuve de l'oubli emportant la cité (6-6)
avec ses caramels et ses baraques du jour de l'an (6-) ?
ses départs en vacances et ses quatorze juillet (6 ?-6) ?
ses cars de touristes son muguet de printemps (6 -6) ?
5 les arroseuses municipales de l'été sa neige de l'hiver ? (-6)
ses pluies d'automne qui donnent une odeur électrique à sa poussière
ses bistrotts qui changent de nom ses commerçants qui achètent ou vendent
leurs boutiques
les rues débaptisées les affiches arrachées (6-6 ?)
ce fleuve de l'oubli dont on oublie même le nom mythologique (6-?)
10 le Léthé oublié ne cesse de couler (6-6)

(*Courir les rues*, 358)

Le poème est parcouru de références à l'alexandrin, davantage rythmiques que syllabiques (BotLi). Sa structure correspond à notre modèle d'alternance entre pics de régularité et de variance. Le premier et le dernier vers sont des alexandrins 6-6, des écarts forts à la norme du vers libre. Ils construisent un cadre divergeant de la versification du reste du poème, et sont avec le pénultième vers les seules références au fleuve qui parcourt la ville. Le vers 8, au milieu de la deuxième

moitié du poème, peut être reçu comme un alexandrin si l'on amuit le /e/ final de « affiches », constituant aussi un écart majeur à la norme du vers libre.

*

Queneau structure l'emplacement des éléments de discordance dans le poème, et place en certains points précis différents types d'écarts à la norme. Cette économie spatiale est régie par des constantes indépendantes de la norme et de la longueur du poème.

Les écarts pratiqués portent principalement sur la structure métrique (VarSy et VarLi), ils jouissent de leur propre place dans l'économie métrique et ne sont pas des alexandrins de substitution ; le nombre syllabique ne fait pas l'objet de la même transgression. Les rares dodécasyllabes asymétriques (AsmSy et AsmSy) se trouvent surtout là où l'emploi de l'alexandrin est déjà nettement mis à mal.

La parenté de traitement de l'alexandrin régulier (StdSy) et isolé parmi des vers libres (StdLi) signale que Queneau emploie l'un et l'autre avec la même intention de mention, qu'il fait preuve d'une constante distance vis-à-vis de ce mètre privilégié. Cette idée d'un alexandrin auto-référent coïncide avec une remarque de Jacques Roubaud, qui qualifie les alexandrins de Queneau de « montrés » (151).

Ce vers « montré », distancié, en même temps qu'organisé et spécialisé, renvoie à la simultanéité de l'humour et du sérieux typique de Queneau.

¹ Définition collective de l'auteur oulipien (1961), in Jacques Bens, *Oulipo 1960-1963* (Paris : Christian Bourgeois, 1980), p. 43.

² Nous avons personnellement développé cette vaste base de données MySQL, qui décrit de façon systématique la versification de Raymond Queneau. Nous n'en utilisons ici qu'une petite proportion.

³ Benoît de Cornulier, *Théorie du vers* (Paris : Seuil, 1982), pp. 91 *sqq.*, ainsi que *Art poétique. Notions et problèmes de métrique* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1995), pp. 44 *sqq.* et 79 ; Mikhail Leonovich Gasparov, *A History of European Versification* (Oxford : Clarendon Press, 1996), pp. 130 *sqq.* ; Jean-Michel Gouvard, *La Versification* (Paris : Presses Universitaires de France, 1999), p. 135 ; Jean Mazaleyrat, *Éléments de métrique française* (Paris, Armand Colin, 1974), p. 17 *sqq.* ; Jean-Pierre Bobillot, « Pour une métrique restreinte », in *Le Vers français : Histoire, théorie, esthétique*, Michel Murat, ed. (Paris : Honoré Champion, 2000), p. 112.

⁴ Les références à l'œuvre de Raymond Queneau renvoient à l'édition établie par Claude Debon : Raymond Queneau, *Œuvres complètes*, t. I (Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989).

⁵ Lorsque le décompte syllabique est incertain ou typiquement dans le cas de vers libres ou notre base de données propose deux valeurs : les nombres maximal et minimal de syllabes numéraires possibles, selon que l'on se fonde sur la langue des vers ou sur la langue courante.

⁶ Michel Murat, *Le Vers libre* (Paris : Honoré Champion, 2008), p. 39.

⁷ Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques* (Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1956), p. 63.

⁸ Jacques Roubaud, *La Vieillesse d'Alexandre* (Paris : Maspéro, 1978), p. 128.

⁹ Nous emploierons désormais ces abréviations : StdSy, StdLi, VarSy, VarLi, AsmSy, AsmLi, BotSy, BotLi, en particulier dans les figures, pour désigner ces huit catégories.

¹⁰ Stéphane Mallarmé, « Crise de vers » (1886), *Œuvres complètes*, t. II (Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003), p. 300.

¹¹ Pascal Herlem, *Transports de sens* (Paris : Calliopées, 2009), pp. 75-90 (« Le corps défendant »).

¹² Alain Chevrier, « Vers isoverbal et poésie allitérative chez Queneau », *Poétique* (163, 2010), pp. 309-324.